

La formule canonique de l'Homme aux rats ?

Claude Landman

Psychanalyste

Dans la conférence qu'il a donnée en 1953 au Collège philosophique de Jean Wahl, intitulée « Le mythe individuel du névrosé ou "poésie et vérité" dans la névrose », Lacan a pris un appui incontestable sur les travaux de Claude Lévi-Strauss qui se rapportent à la structure transformationnelle du mythe, pour rendre compte du cas de « L'Homme aux rats ». Au cours de la discussion qui a suivi la conférence de Lévi-Strauss faite à la Société française de philosophie le 26 mai 1956, intitulée: « Sur les rapports entre la mythologie et le rituel », il y fait explicitement référence: « Je veux [...] qu'on sache que quand je viens entendre Claude Lévi-Strauss, c'est toujours pour m'instruire. Si donc je me mêle de poser quelque question, elle ne manquera pas d'être marquée de la partialité des intérêts qui sont les miens. « Et si j'ose le faire, c'est que depuis longtemps ces intérêts se sont nourris et élargis de bien des choses que j'ai apprises de Claude Lévi-Strauss [...] « Si je voulais caractériser le sens dans lequel j'ai été soutenu et porté par le discours de Claude Lévi-Strauss, je dirais que c'est dans l'accent qu'il a mis [...], sur ce que j'appellerai la fonction du signifiant, au sens qu'à ce terme en linguistique, en tant que ce signifiant, je ne dirai pas seulement se distingue par ses lois, mais prévaut sur le signifié à quoi il les impose...

« Le second pas que grâce à lui j'avais déjà franchi avant d'arriver ici aujourd'hui, c'est ce que nous devons à ses développements sur le mythe, que je prends comme une extension à la notion du mythe de cet accent mis sur le signifiant. L'analyse des mythes telle qu'il nous propose de la dégager, de la pousser, consisterait en somme à chercher ces éléments signifiants, ces unités signifiantes au niveau du mythe où elles s'appellent mythes, comme au niveau du matériel élémentaire nous avons les phonèmes, pour y retrouver une sorte de linguistique généralisée. La chose [Lacan fait ici référence aux lignées héroïques analysées par Lévi-Strauss et en particulier celle des Labdacides et de son héros central, Édipe, où un groupement de termes qui se produit à la première génération se reproduit en une combinaison transformée à la seconde], est par moi hautement appréciée en son relief, puisque, comme Claude Lévi-Strauss ne l'ignore pas, j'ai essayé presque tout de suite, et avec j'ose le dire, un plein succès, d'en appliquer la grille aux symptômes de la névrose obsessionnelle; et spécialement à l'admirable analyse que Freud a donnée du cas de L'Homme aux rats, ceci dans une conférence que j'ai intitulée précisément "Le mythe individuel du névrosé". J'ai été jusqu'à pouvoir strictement *formaliser le cas*

selon une formule donnée par Claude Lévi-Strauss, par quoi un a d'abord associé à un b, pendant qu'un c est associé à un d, se trouve à la seconde génération, changer avec lui son partenaire, mais non sans qu'il subsiste un résidu irréductible sous la forme de la négatation d'un des quatre termes, qui s'impose comme corrélatrice à la transformation du groupe: où se lit ce que je dirai le signe d'une espèce d'impossibilité de la totale résolution du problème du mythe. De sorte que le mythe serait là pour nous montrer la mise en équation sous une forme signifiante d'une problématique qui doit par elle-même laisser nécessairement quelque chose d'ouvert, qui répond à l'insoluble, en signifiant l'insolubilité, et sa saillie retrouvée dans ses équivalences, qui fournit (ce serait là la fonction du mythe) le signifiant de l'impossible¹.

Autrement dit, le mythe et ses transformations, sa structure, s'organisent autour d'un impossible, d'un réel que nous ne sommes pas en mesure de résoudre (la mise en équation de la problématique du mythe doit rester ouverte), mais dont nous pouvons produire le signifiant, l'écriture qui le désigne comme tel. Lacan fait ici allusion, lorsqu'il évoque « ce par quoi un a d'abord associé à un b, tandis qu'un c associé à un d, se trouve à la seconde génération, changer avec lui son partenaire, mais non sans qu'il subsiste un résidu irréductible sous la forme de la négatation d'un des quatre termes, qui s'impose comme corrélatrice à la transformation du groupe », à la fameuse formule canonique des mythes, dont Lévi-Strauss a produit l'écriture en 1955 dans l'article « La structure des mythes », mais qu'il avait commencé à traiter en 1952 dans son

cours à l'École pratique des hautes études, ce qui explique que Lacan ait pu s'y référer dans sa conférence de 1953.

Comment Lévi-Strauss écrit-il la formule canonique que Lacan évoque dans la discussion en accentuant le relief qu'il convient de mettre sur la négatation du quatrième terme? Je vais commencer par écrire la formule symétrique qui n'est pas la bonne:

$$F_x(a) : F_y(b) \approx F_x(b) : F_y(a)$$

À savoir que $F_x(a)$ serait à $F_y(b)$ ce que $F_x(b)$ serait à $F_y(a)$.

Et maintenant, commentons la formule véritable, telle que Lévi-Strauss l'a écrite en l'assortissant d'un commentaire très resserré et assez difficile:

« Quelles que soient les précisions et modifications qui devront être apportées à la formule ci-dessous, il semble dès à présent acquis que *tout mythe* (considéré comme l'ensemble de ses variantes) est réductible à une relation canonique du type:

$$F_x(a) : F_y(b) \approx F_x(b) : F_a^{-1}(y)$$

dans laquelle, deux termes a et b étant donnés simultanément ainsi que deux fonctions, x et y, de ces termes [c'est-à-dire $F_x(a)$ et $F_y(b)$], on pose qu'une relation entre deux situations, respectivement par une inversion des termes et des relations [c'est-à-dire respectivement a et b, les variables et $F(x)b$ et $F(y)a$, les relations inversées par rapport à $F(x)a$ et $F_y(b)$], inversion des termes et des relations donc », mais, comme le précise Lévi-Strauss: « Sous deux conditions: 1) qu'un des termes soit remplacé par son contraire

1. *Bulletin de la Société française de philosophie*, tome XLVIII, 1956, p. 113 à 119.

(dans l'expression ci-dessus : a et a-1); 2) qu'une inversion corrélatrice se produise entre la valeur de fonction et la valeur de terme de deux éléments (ci-dessus y et a)². » Autrement dit, dans cette formule, il n'y a pas a, mais a, écrit en italique, où a, et plus exactement a-1, n'est plus une variable, mais une fonction, c'est-à-dire que désormais :

Fx(a) est à Fy(b) ce que Fx(b) est à Fa-1(y), soit quelque chose qui suppose certes un double échange des termes et des relations, mais à la condition qu'au niveau du quatrième élément de la formule, un terme soit remplacé par son contraire (a par a-1) et que soit inversée la valeur de fonction et la valeur de terme (y et a).

Lévi-Strauss, qui ne l'était déjà pas beaucoup lorsqu'il l'a avancée, sera de moins en moins disert sur cette formule qui disparaîtra dès 1960. Ce que Lacan lui reproche d'ailleurs lorsqu'il intervient dans la discussion à laquelle je viens de faire référence : « Aujourd'hui, nous nous trouvons, grâce à l'exposé de Claude Lévi-Strauss, devant quelque chose qui me surprend, et c'est là le sens de ma remarque, en ce que cela me semble un peu en retrait par rapport à ce que me semblait donner comme principe de structuration l'article du *Journal of American Folklore* sur la structure du mythe. Je veux dire, par exemple, que je n'y retrouve pas les formules de transformation déjà très élaborées dont je parlais tout à l'heure³. »

Cette disparition progressive de la formule canonique est d'autant plus regrettable que Lévi-Strauss, tout de suite après l'avoir avancée dans son article, fait référence à Freud : « La formule ci-dessus prendra tout son sens si l'on se souvient que, pour Freud, deux traumatismes (et non un seul,

comme on a si souvent tendance à le croire) sont requis pour que naisse ce mythe individuel en quoi consiste une névrose. En essayant d'appliquer la formule à l'analyse de ces traumatismes (dont on postulerait qu'ils satisfont respectivement aux conditions 1 et 2 ci-dessus énoncées) on parviendrait sans doute à donner, de la loi générique du mythe, une expression plus précise et plus rigoureuse⁴. »

Il est probable que le développement que fait ici Lévi-Strauss se réfère certes à Freud et au fameux exemple, qui se trouve dans *L'Esquisse*, de la jeune Emma qui avait la phobie de se rendre seule dans les magasins, mais également à l'article de Lacan, « Le mythe individuel du névrosé », dans lequel ce dernier applique la formule canonique en question au cas de L'Homme aux rats sur laquelle je vais m'arrêter maintenant.

Je me propose donc d'écrire, puis de commenter cette formule canonique de L'Homme aux rats que Lacan n'a jamais écrite, mais qu'il est possible de reconstituer à partir de la lecture du texte de 1953 et à la suite de l'article de Juan Pablo Lucchelli, paru en 2006 dans le numéro 82 de la revue *L'information psychiatrique*, intitulé « Le mythe individuel revisité ».

La première version du mythe, avec ses différents éléments signifiants, est celle du père de L'Homme aux rats.

(Père: x): (Ami: *père*) ≈ (Père: fp): (FR: *père*)
 (Dette sociale) ————— (castration du père)

DOUBLE DETTE

2. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, coll. « Magie et religion », 1958, p. 252-253.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 253.

selon une formule donnée par Claude Lévi-Strauss, par quoi un *a* d'abord associé à un *b*, pendant qu'un *c* est associé à un *d*, se trouve à la seconde génération, changer avec lui son partenaire, mais non sans qu'il subsiste un résidu irréductible sous la forme de la négatation d'un des quatre termes, qui s'impose comme corrélatrice à la transformation du groupe: où se lit ce que je dirai le signe d'une espèce d'impossibilité de la totale résolution du problème du mythe. De sorte que le mythe serait là pour nous montrer la mise en équation sous une forme signifiante d'une problématique qui doit par elle-même laisser nécessairement quelque chose d'ouvert, qui répond à l'insoluble, en signifiant l'insolubilité, et sa saillie retrouvée dans ses équivalences, qui fournit (ce serait là la fonction du mythe) le signifiant de l'impossible¹.

Autrement dit, le mythe et ses transformations, sa structure, s'organisent autour d'un impossible, d'un réel que nous ne sommes pas en mesure de résoudre (la mise en équation de la problématique du mythe doit rester ouverte), mais dont nous pouvons produire le signifiant, l'écriture qui le désigne comme tel. Lacan fait ici allusion, lorsqu'il évoque « ce par quoi un *a* d'abord associé à un *b*, tandis qu'un *c* associé à un *d*, se trouve à la seconde génération, changer avec lui son partenaire, mais non sans qu'il subsiste un résidu irréductible sous la forme de la négatation d'un des quatre termes, qui s'impose comme corrélatrice à la transformation du groupe », à la fameuse formule canonique des mythes, dont Lévi-Strauss a produit l'écriture en 1955 dans l'article « La structure des mythes », mais qu'il avait commencé à traiter en 1952 dans son

cours à l'École pratique des hautes études, ce qui explique que Lacan ait pu s'y référer dans sa conférence de 1953.

Comment Lévi-Strauss écrit-il la formule canonique que Lacan évoque dans la discussion en accentuant le relief qu'il convient de mettre sur la négatation du quatrième terme? Je vais commencer par écrire la formule symétrique qui n'est pas la bonne:

$$F_x(a) : F_y(b) \approx F_x(b) : F_y(a)$$

À savoir que $F_x(a)$ serait à $F_y(b)$ ce que $F_x(b)$ serait à $F_y(a)$.

Et maintenant, commentons la formule véritable, telle que Lévi-Strauss l'a écrite en l'assortissant d'un commentaire très resserré et assez difficile:

« Quelles que soient les précisions et modifications qui devront être apportées à la formule ci-dessous, il semble dès à présent acquis que *tout mythe* (considéré comme l'ensemble de ses variantes) est réductible à une relation canonique du type:

$$F_x(a) : F_y(b) \approx F_x(b) : F_{a-1}(y)$$

dans laquelle, deux termes *a* et *b* étant donnés simultanément ainsi que deux fonctions, *x* et *y*, de ces termes [c'est-à-dire $F_x(a)$ et $F_y(b)$], on pose qu'une relation entre deux situations, respectivement par une inversion des termes et des relations [c'est-à-dire respectivement *a* et *b*, les variables et $F(x)b$ et $F(y)a$, les relations inversées par rapport à $F(x)a$ et $F_y(b)$], inversion des termes et des relations donc », mais, comme le précise Lévi-Strauss: « Sous deux conditions: 1) qu'un des termes soit remplacé par son contraire

1. *Bulletin de la Société française de philosophie*, tome XLVIII, 1956, p. 113 à 119.

(dans l'expression ci-dessus : a et a-1) ; 2) qu'une inversion corrélatrice se produise entre la valeur de fonction et la valeur de terme de deux éléments (ci-dessus y et a)². » Autrement dit, dans cette formule, il n'y a pas a, mais a, écrit en italique, où a, et plus exactement a-1, n'est plus une variable, mais une fonction, c'est-à-dire que désormais :

Fx(a) est à Fy(b) ce que Fx(b) est à Fa-1(y), soit quelque chose qui suppose certes un double échange des termes et des relations, mais à la condition qu'au niveau du quatrième élément de la formule, un terme soit remplacé par son contraire (a par a-1) et que soit inversée la valeur de fonction et la valeur de terme (y et a).

Lévi-Strauss, qui ne l'était déjà pas beaucoup lorsqu'il l'a avancée, sera de moins en moins disert sur cette formule qui disparaîtra dès 1960. Ce que Lacan lui reproche d'ailleurs lorsqu'il intervient dans la discussion à laquelle je viens de faire référence : « Aujourd'hui, nous nous trouvons, grâce à l'exposé de Claude Lévi-Strauss, devant quelque chose qui me surprend, et c'est là le sens de ma remarque, en ce que cela me semble un peu en retrait par rapport à ce que me semblait donner comme principe de structuration l'article du *Journal of American Folklore* sur la structure du mythe. Je veux dire, par exemple, que je n'y retrouve pas les formules de transformation déjà très élaborées dont je parlais tout à l'heure³. »

Cette disparition progressive de la formule canonique est d'autant plus regrettable que Lévi-Strauss, tout de suite après l'avoir avancée dans son article, fait référence à Freud : « La formule ci-dessus prendra tout son sens si l'on se souvient que, pour Freud, deux traumatismes (et non un seul,

comme on a si souvent tendance à le croire) sont requis pour que naisse ce mythe individuel en quoi consiste une névrose. En essayant d'appliquer la formule à l'analyse de ces traumatismes (dont on postulerait qu'ils satisfont respectivement aux conditions 1 et 2 ci-dessus énoncées) on parviendrait sans doute à donner, de la loi générique du mythe, une expression plus précise et plus rigoureuse⁴. »

Il est probable que le développement que fait ici Lévi-Strauss se réfère certes à Freud et au fameux exemple, qui se trouve dans *L'Esquisse*, de la jeune Emma qui avait la phobie de se rendre seule dans les magasins, mais également à l'article de Lacan, « Le mythe individuel du névrosé », dans lequel ce dernier applique la formule canonique en question au cas de l'Homme aux rats sur laquelle je vais m'arrêter maintenant.

Je me propose donc d'écrire, puis de commenter cette formule canonique de l'Homme aux rats que Lacan n'a jamais écrite, mais qu'il est possible de reconstituer à partir de la lecture du texte de 1953 et à la suite de l'article de Juan Pablo Lucchelli, paru en 2006 dans le numéro 82 de la revue *L'information psychiatrique*, intitulé « Le mythe individuel revisité ».

La première version du mythe, avec ses différents éléments signifiants, est celle du père de l'Homme aux rats.

(Père: x) : (Ami: père) ≈ (Père: fp) : (FR: père)
(Dette sociale) ——— (castration du père)

DOUBLE DETTE

2. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, coll. « Magie et religion », 1958, p. 252-253.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 253.

(Et même triple dette, si l'on considère que ce père, bien qu'il ne se soit pas converti, n'a jamais assumé son origine juive, regrettant que ses ancêtres ne lui aient pas épargné, en le baptisant, d'être aux prises avec ce qu'il appelait cette « désagréable affaire ». Il s'est contenté de christianiser le prénom de ses enfants et aurait souhaité qu'ils soient baptisés.

Notons encore qu'il avait accueilli, en 1878, celui qu'il devait reconnaître comme fils, le petit Ernst, en prononçant les paroles suivantes, rapportées par Freud dans le *Journal d'une analyse*: « Qu'ils allaient avoir à restreindre leurs dépenses, parce qu'après tout, il y allait y avoir une personne de plus dans la maison maintenant⁵. »)

Cette formule, pour s'en tenir à la double dette, signifie que la dette du père à l'endroit de l'Armée (Père: x) est à la dette payée par l'ami (Ami: père), ce que la « dette » envers la femme pauvre (Père: fp) est au « se faire payer » par la femme riche (FR: père). En effet, la dette contractée par le père envers la jeune femme pauvre et jolie qu'il aimait, mais qu'il a n'a pas épousée, se trouve en quelque sorte compensée d'une manière inversée, puisque c'est lui et non elle, qui s'est trouvé dédommagé par son mariage avec la mère du patient qui était une femme riche.

Afin que ce que je viens de développer ne paraisse pas trop aride, je vous remets en mémoire ce que le sujet, qui deviendra plus tard L'Homme aux rats, a entendu à partir des récits de la légende, de la tradition familiale, des traits qui spécifient l'union de ses parents, c'est-à-dire sa constellation familiale originelle.

D'abord le fait que le père, ancien sous-officier, avec ce que cela comporta de

dévaluation permanente dans l'estime de ses contemporains, a fait ce que l'on appelle un mariage avantageux.

C'est sa femme, en effet, qui appartient à un milieu beaucoup plus élevé dans la hiérarchie bourgeoise, qui a apporté à la fois les moyens de vivre et la situation dont il bénéficia au moment, élément déterminant, où ils vont avoir leur enfant. Donc, le prestige est du côté de la mère. Et une des taquineries entre le père et la mère, qui s'entendent bien et semblent liés par une affection réelle, est une sorte de jeu fréquemment répété, un dialogue où la femme fait une allusion à la fois amusée et taquine à l'existence, juste avant le mariage, d'un vif attachement de son mari pour une jeune fille pauvre mais jolie. Et le mari de se récrier et d'affirmer en chaque occasion qu'il s'agit là de quelque chose d'aussi fugitif que lointain et d'oublié. Mais ce jeu, dont la répétition même implique peut-être une part d'artifice, est quelque chose, nous dit Lacan, qui impressionne le jeune sujet qui deviendra plus tard le patient.

D'autre part, il existe un autre élément du mythe familial qui n'est pas de peu d'importance. Le père a eu, au cours de sa carrière militaire, ce que l'on peut appeler, en termes pudiques, « des ennuis » et même de gros ennuis. Il a fait ni plus ni moins que dilapider les fonds du régiment dont il était dépositaire au titre de sa fonction, en raison de sa passion pour le jeu. Il était ce que l'on appelle en allemand – Freud le souligne dans l'observation – un *Spielratte*, un « rat de jeu », c'est-à-dire quel-

5. S. Freud, « L'Homme aux rats », *Journal d'une analyse*, Paris, Puf, 1974, p. 197.

qu'un qui fréquente très souvent les maisons de jeux. Et le père n'a dû son honneur, voire même sa vie, au moins au sens de sa carrière, de la figure qu'il peut continuer à faire dans la société, qu'à l'intervention d'un ami qui lui a prêté la somme qu'il convenait de rembourser. Et Freud ajoute : « Après avoir quitté la carrière militaire, et après qu'il fut devenu fortuné, il rechercha ce camarade serviable, mais ne le retrouva pas. Notre patient n'était même pas sûr qu'il eût jamais réussi à rembourser cet argent⁶. »

Cet ami se trouve donc avoir été le sauveur, dans cet épisode dont on parlait encore comme de quelque chose qui a été vraiment important et significatif dans le passé du père.

Voici donc comment se présente, pour le jeune sujet, la constellation familiale. Ceci, bien entendu, sort morceau par morceau au cours de l'analyse et n'est naturellement rapporté ni raccordé d'aucune façon par le sujet à quoi que ce soit qui se passe d'actuel.

Et Lacan insiste sur le fait qu'il faut toute l'intuition de Freud pour comprendre qu'il y a là les éléments absolument essentiels au déclenchement de la névrose obsessionnelle, avant même la grande crise, et en particulier le conflit femme riche/femme pauvre. La névrose se déclenche en effet au moment où son père le pousse à épouser précisément une femme riche et non la femme pauvre à laquelle il voue un amour dont la forme est marquée des caractéristiques qui sont propres au sujet obsessionnel, à savoir une idéalisation de celle qu'il appelle ici la « Dame », qui lui permet de mettre l'objet à distance et de rendre la réalisation de cet amour impossible.

La deuxième version de la formule, celle du fils, serait donc la version transformée de celle du père, selon la définition de la formule canonique de Lévi-Strauss, à laquelle il manque, au temps où le symptôme est à son acmé, le quatrième élément, à savoir la femme riche :

(S : x) : (A : S) = (S, dame de la poste) : X ?
 (répétition de la constellation originelle) : X ?
 Ce qui se lit : la dette du sujet (S : x) est à l'argent avancé par le lieutenant A (A : S), ce que la dette envers la femme pauvre (S : dame de la poste) est à... X ?.

Je rappelle qu'à son acmé, le symptôme torturant qui assiégeait le patient sous la forme d'un scénario absurde et délirant qu'il se devait d'accomplir pour éviter que ne se produise le fameux supplice des rats sur la personne de la Dame de ses pensées et de son père mort depuis plusieurs années, avait pris, « comme dans un rêve », ainsi que le souligne Freud, la forme définitive suivante : « Il irait à la poste avec le lieutenant A et le lieutenant B ; là, le lieutenant A remettrait les 3 couronnes 80 à la postière, celle-ci les passerait au lieutenant B et lui-même, conformément à la teneur du serment qu'il s'était fait à lui-même, les restituerait alors au lieutenant A⁷. »

Même si manque à ce stade, dans la distribution symptomatique, le quatrième élément, la femme riche, deux remarques peuvent néanmoins être faites.

La première est la signification à accorder dans ce scénario à la présence de deux officiers, le lieutenant A et le lieutenant B, dont nous apprenons, là encore par les

6. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1971, p. 236.

7. *Ibid.*, p. 208.

notes du *Journal d'une analyse*, qu'ils s'appelaient respectivement David pour le premier et Ehrlich pour le second, ce qui en allemand signifie honnête. Lacan, toujours dans « Le mythe individuel du névrosé », commente la présence des deux officiers de la façon suivante : « Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître, dans ce schéma du passage d'une certaine somme d'argent de A à la dame de la poste, la dame généreuse qui, pour lui, a fait face au paiement, puis de la dame de la poste à un autre personnage masculin, quelque chose qui [...] sous une forme complémentaire sur certains points, supplémentaire sur d'autres, parallèle d'une certaine façon et inversée sur un autre point, [...] est très exactement l'équivalent de la situation originelle en tant qu'elle pèse certainement, jusqu'à un certain degré, dans l'esprit du sujet, dans sa formation, dans ses relations essentielles, dans tout ce qui fait de lui ce personnage, avec un mode de relations tout spécial envers les hommes, qui s'appelle un névrosé⁸. » (Le névrosé tente d'imposer son propre scénario aux autres, en particulier à ses proches, et de leur faire jouer le rôle que ce scénario leur assigne. Ce qui, chez l'obsessionnel, va parfois jusqu'à exercer une véritable tyrannie sur l'entourage).

La deuxième remarque concernant ce scénario symptomatique est que Freud, grâce à sa perspicacité, y retrouve le choix entre deux femmes, auquel le père s'était trouvé confronté, à ceci près qu'aucune n'est une femme riche : « Par contre, le fait que l'employée de la poste de T. eût elle-même payé les frais de remboursement, en ajoutant quelques compliments à l'égard de notre patient, renforça son identification à son père dans un autre domaine. Il com-

pléta à ce moment son récit en racontant qu'au même endroit où se trouvait le bureau de poste, la jolie fille de l'aubergiste lui avait fait beaucoup d'avances, de sorte qu'il s'était proposé d'y retourner après la fin des manœuvres et de tenter sa chance auprès d'elle. Or, l'employée de la poste devint alors une concurrente de la fille de l'aubergiste : il pouvait se demander, comme son père dans l'aventure qui le mena au mariage, à laquelle des deux, après le service militaire, prodiguer ses bonnes grâces⁹. »

Ce sur quoi je souhaite insister, c'est qu'il a fallu une interprétation décisive de Freud pour que le quatrième élément de la constellation mythique d'origine, la femme riche, absent du scénario symptomatique, se mette en place dans la relation transférentielle. Freud rend compte de son interprétation et de ses effets de la manière suivante : « Après la mort de son père, sa mère lui dit un jour qu'elle avait parlé à ses riches parents de son avenir et qu'un de ses cousins avait consenti à lui donner en mariage une de ses filles dès qu'il aurait terminé ses études ; des relations d'affaires avec cette importante maison lui offriraient ainsi de brillantes perspectives pour son avenir professionnel. Ce plan de famille réveilla en lui ce conflit : devait-il rester fidèle à son amie pauvre ou bien suivre les traces de son père et épouser la jeune fille, belle, distinguée et riche, qu'on lui destinait ? Et c'est ce conflit-là, conflit au fond entre son amour et la volonté persistante de son père, qu'il résolut en tombant

8. J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou « poésie et vérité » dans la névrose*, Paris, Collège philosophique, Centre de documentation universitaire, 1953, p.14.

9. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 236.

malade ; ou plus exactement par la maladie, il échappa à la tâche de résoudre ce conflit dans la réalité.

« Nous trouvons une preuve de la justesse de cette conception dans ce fait que le résultat principal de sa névrose fut une inhibition au travail, qui retarda de plusieurs années la terminaison des études de notre malade.

« Mon explication commença, bien entendu, par n'être pas agréée par le malade. Il dit ne pouvoir reconnaître une pareille influence à ce projet de mariage, qui ne lui fit, à l'époque, pas le moindre effet ¹⁰. »

Avant de poursuivre mon développement sur les effets de l'interprétation de Freud, il convient d'ouvrir une parenthèse : « *Dans la réalité, ce n'est pas à la volonté persistante du père que s'oppose le patient, mais au projet de la mère, dont elle s'ouvre à lui alors que le père était déjà mort depuis plusieurs années.* » Cette contradiction n'arrête pourtant pas Freud dans la formulation des termes de son interprétation. Et Lacan, en 1958, dans *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, lui donne raison : « Interprétation où Freud a présumé d'une interdiction que le père aurait portée sur la légitimation de l'amour sublime à quoi il se voue, pour expliquer la marque d'impossible dont, sous tous ses modes, ce lien paraît pour lui frappé. Interprétation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est inexacte, puisqu'elle est démentie par la réalité qu'elle présume, mais qui pourtant est vraie [différence entre exactitude et vérité] en ce que Freud y fait preuve d'une intuition où il devance ce que nous avons apporté sur la fonction de l'Autre dans la névrose obsessionnelle, en démontrant

que cette fonction dans la névrose obsessionnelle s'accommode d'être tenue par un mort, et qu'en ce cas elle ne saurait mieux l'être que par le père, pour autant que, mort en effet, il a rejoint la position que Freud a reconnue pour être celle du Père absolu ¹¹. »

Cette interprétation de Freud, pour inexacte qu'elle soit, ouvre, ainsi que nous allons le voir, l'accès à ce qu'il convient d'appeler, dans la cure, le matériel. Reprenons en effet ce que Freud avançait avant que je n'ouvre cette parenthèse : « Mon explication commença bien entendu, par n'être pas agréée par le malade. Il dit ne pouvoir reconnaître une pareille influence à ce projet de mariage, qui ne lui fit, à l'époque, pas le moindre effet. Au cours du traitement, il dut cependant se convaincre, par une voie singulière, de la justesse de ma supposition. Il revêcut comme une chose nouvelle et actuelle, grâce à un fantasme de transfert, ce qu'il avait oublié de son passé ou ce qui ne s'était déroulé en lui qu'inconsciemment. D'une période du traitement, obscure et difficile, il résulta qu'il avait pris pour ma fille une jeune fille rencontrée un jour dans l'escalier de ma maison. Elle lui plut, il s'imagina que j'étais si aimable et si extraordinairement patient avec lui parce que je souhaitais la lui voir épouser, et il éleva au niveau qui lui convenait la richesse et la distinction de ma famille [...] Après m'avoir adressé les pires injures et surmonté nombre de résistances les plus opiniâtres, il ne put se soustraire à l'effet convaincant de l'analogie complète

10. *Ibid.*, p. 228.

11. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 597.

entre les imaginations de transfert et la réalité de naguère. Je reproduis ici un des rêves de cette période du traitement, pour montrer dans quel style ses sentiments s'exprimaient: *Il voit ma fille devant lui, mais elle a deux sous en crotte à la place des yeux*¹² » (deux plaques de merde dans la nouvelle traduction).

Nous pouvons ainsi mesurer que ce n'est qu'à partir de l'interprétation de l'interdiction par le père mort, que s'accomplit la transformation mythique complète qu'il paraît dès lors possible d'écrire ainsi:

(S: x): (A: S): (S, dame de la poste):
[S: femme riche]
(répétition de la constellation originelle):
[S: fille de Freud]

Je commente la formule: la dette du sujet (S: x) est à l'argent avancé par le lieutenant A (A: S) ce que la dette envers la femme pauvre (S: dame de la poste) est à... la fille de Freud qui se substitue dans le fantasme transférentiel à la femme riche (S: fille de Freud).

C'est ainsi que la transformation qui se produit entre la première version du mythe, celle du père, et la seconde version, celle du fils, se traduit, comme le formule Lacan, par une inversion des relations (« payer la dette » au lieu de « se faire payer ») et des termes (payer la dette, non à la femme pauvre, incarnée par la demoiselle de la poste, qui aurait comporté un choix, mais à la femme imaginée riche, la fille de Freud croisée dans l'escalier). Ou pour le dire avec Lacan: « Pour éteindre la dette, il faut en quelque sorte la rendre, non à l'ami, mais à la femme pauvre, et par là à la femme riche que lui substitue le scénario imagé. »

Mais revenons un instant sur le rêve de la fille de Freud que rapporte L'Homme aux

rats. Dans le *Journal d'une analyse*, d'après le contexte, il semble s'agir moins d'un rêve que d'une rêverie. Quoi qu'il en soit, les propos exacts du patient rapportés par Freud sont les suivants:

« Une autre fois, il voit ma fille qui », à la place des yeux, a « *zwei Dreckplatzen* », ce qui est traduit ici en français par « deux plaques de saleté ».

Dans *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, Lacan va donner une autre interprétation de ce rêve. Freud interprète en effet ce rêve à partir de l'équivalence fécès=argent, à savoir: « Pour tous ceux qui connaissent le langage du rêve, la traduction de celui-ci sera facile: il épouse ma fille, non pas pour ses beaux yeux, mais pour son argent¹³. »

Lacan, quant à lui, ne retient pas la signification de « crotte » ou de « merde » pour le mot *Dreck*, ni celui de « sous » pour celui de *Platzen* auquel il s'associe, c'est-à-dire l'expression « sous en crotte » pour *Dreckplatzen*. Ce qui l'autorise à avancer, se fondant sur d'autres ressources sémantiques du mot composé allemand *Dreckplatzen*, ce qui suit: « Car c'est ainsi que L'Homme aux rats arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un rêve-clef lui dévoile son vrai visage: *celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume*. Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles, et la note en

12. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 229.

13. *Ibid.*, p. 229.

guise d'épithète qu'en 1923 Freud dédie à ce jeune homme qui, dans le risque de la guerre, a trouvé "la fin de tant de jeunes gens de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoirs", concluant le cas avec la rigueur du destin, l'élève à la beauté de la tragédie¹⁴. »

En 1958, dans *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, Lacan va même plus loin sur ce point: « Ce n'est pas non plus que je tiens L'Homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, car si j'ajoutais que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort au champ de bataille, que n'offrirais-je à honnir à ceux qui mal y pensent ?¹⁵. »

Pour conclure, il convient de noter que si Freud et Lacan sont d'accord pour considérer que la psychanalyse de L'Homme aux rats n'a pas été jusqu'à son terme, c'est loin d'être pour les mêmes raisons. Dans ses *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle*, Freud, dans une note, écrit en effet: « Je ne réussis pas à défaire, fil à fil, tout ce tissu de revêtement imaginaire » (tissu qu'il nommera complexe d'Œdipe à partir de 1910 dans *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse*). Et il ajoute immédiatement: « C'est précisément le succès thérapeutique qui s'y opposa. Le patient était rétabli, et il fallait qu'il s'attaquât aux nombreux problèmes que lui posait la vie, problèmes trop longtemps

restés en suspens, et dont la solution n'était pas compatible avec la continuation du traitement¹⁶. »

Pour Lacan, Freud, ainsi que nous l'avons vu, grâce à son intuition et malgré l'inexactitude des faits auxquels il se réfère, a donné à son patient l'interprétation qui, en l'introduisant à la dimension symbolique du Père comme élément quatrième, a permis, en complétant la formule canonique de la transformation du mythe, la résolution du symptôme. En revanche, il a méconnu la signification mortifère de l'image représentant sa fille dans le rêve transférentiel que lui apporte le sujet, en tant qu'elle renvoie au signifiant de l'impossible d'une totale résolution du mythe que Lacan évoque lorsqu'il s'adresse à Lévi-Strauss, le 26 mai 1956. C'est ce qui fait dire à Lacan que les épousailles que le rêve met en scène avec la fille de Freud, figure imaginaire de la mort, ne s'accompliront dans la réalité qu'à l'occasion de la mort d'Ernst Lanzer pendant la Grande Guerre, en 1917, des suites du typhus contracté derrière les lignes russes où il était prisonnier. Alors même que le mariage de L'Homme aux rats avec sa Dame avait eu lieu entre-temps.

14. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 303.

15. *Ibid.*, p. 598.

16. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 234.